

Du Moyen Âge aux Temps modernes : une « charnière » canonique et ses remises en cause

Philippe HAMON

Résumé

Élaborée par les milieux humanistes et artistiques des XV^e et XVI^e siècles, la coupure entre Moyen Âge et Temps modernes, produit d'une véritable lutte d'imposition, s'est stabilisée, de façon canonique, dans notre horizon culturel, autour de 1500. Cette coupure, toujours active aujourd'hui, est cependant remise en cause : sous trois modalités différentes, la « charnière » de 1500 peut être alors neutralisée. La première cherche à dégager l'autonomie d'une période propre à la Renaissance, du XIV^e au XVII^e siècle. La deuxième plaide pour un long Moyen Âge, qui s'étendrait jusqu'au XVIII^e siècle, rendant ainsi caduque la notion même de Temps modernes. Une troisième proposition, plus modeste mais peut être plus fructueuse, tend à déplacer l'inflexion, pour faire de la Renaissance la phase ultime du Moyen Âge. Dans ce schéma, elle n'est plus que la dernière des renaissances que celui-ci a connues.

Mots-clés : périodisation, historiographie, Moyen Âge, Renaissance, 1500-1800.

Abstract

Devised in the humanist and artistic circles of the 15th and 16th centuries, the dividing point between the Middle Ages and modern history which was imposed after a true struggle, became a stable, canonical reference on our cultural horizon around the year 1500. This division, still operational today, is, however, being called into question and three different challenges could lead to its neutralization. The first seeks to establish a time period for the Renaissance from the 14th to the 17th century. The second is in favor of extending the Middle Ages until the 18th century, thereby making the notion of modern history obsolete. The third proposal, more modest and perhaps more fruitful, would move the inflexion, making the Renaissance the ultimate phase of the Middle Ages, or the last of the renaissances experienced in the Middle Ages.

Keywords: periodization, historiography, Middle Ages, Renaissance, 1500-1800.

La chute de Constantinople (1453), la « découverte de l'Amérique » (1492) ou le « début de la Réforme » (1517) sont des dates traditionnellement retenues pour marquer la séparation entre le Moyen Âge et les Temps modernes. 1453 est la plus ancienne, utilisée dès le XVII^e siècle ; 1492 est sans doute la plus évoquée aujourd'hui, en raison de sa dimension intercontinentale ; 1517, dont l'empreinte est particulièrement présente dans le monde germanique, témoigne de l'importance en Europe de contextes « régionaux » dans le choix de l'événement le plus signifiant. Quoi qu'il en soit, c'est bien l'affirmation d'une inflexion forte, désignée

désormais, par commodité d'expression, comme la « charnière de 1500 », que pose et impose cette périodisation. S'y joue l'entrée véritable de toute l'Europe dans la *modernité*, au cours d'une phase appelée le plus souvent Renaissance, avec tout ce que ces deux derniers termes véhiculent de connotations positives¹. Or cette charnière de 1500, dont il faut dans un premier temps rendre compte, car elle continue à peser lourd, n'est pas le seul modèle disponible. On peut en effet mettre en évidence trois autres types de découpages, qui visent tous, sous une forme ou une autre, à atténuer, voire à faire disparaître cette charnière. Ces modèles alternatifs seront étudiés successivement.

Le modèle durable d'une rupture signifiante

Dans la conception d'un moment rupture, les humanistes jouent un rôle à la fois pionnier et décisif. C'est à eux, en effet, que revient, au présent, d'élaborer la définition de la période qui a précédé leur entrée en scène, et cette définition est fondée sur le rejet même de cette période : arriérée, décadente, tel est le portrait qu'ils en font, qui pèse encore de tout son poids sur les représentations. Pétrarque en parle comme d'un âge de ténèbres qui s'étend de la fin de l'Empire romain d'Occident jusqu'à la redécouverte des Anciens, qui n'est pas encore pleinement accomplie de son temps². En 1469, le bibliothécaire pontifical Giovanni Andrea dei Bussi, jouant sur les mots, parle de *media tempestas* (le mot *tempestas* pouvant signifier à la fois époque et tempête)³. Ces temps obscurs s'incarnent dans des hommes également obscurs, contre lesquels il faut lutter au présent. Peu après, lors d'une polémique née dans les milieux lettrés germaniques, un texte, bientôt célèbre, attribué à deux humanistes allemands, Ulrich von Hutten et Johannes Jäger, les *Epistolae obscurorum virorum* (1515), tend à montrer que ce sont les lumières des humanistes qui font leur juste célébrité et que c'est l'obscurantisme de leurs adversaires qui fait leur obscurité culturelle (et donc humaine)⁴.

1. Sur ces notions, voir l'article de Patrick Boucheron dans ce même volume.

2. « Lorsque les ténèbres se dissiperont, les générations à venir réussiront à trouver le chemin du retour à la claire splendeur du passé antique » : poème latin *Africa*, cité par Peter BURKE, *La renaissance européenne*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 40.

3. MOREROD Jean-Daniel, « La base textuelle d'un mythe historiographique : le Moyen Âge des humanistes italiens », dans *Retour aux sources. Textes, études et documents d'histoire médiévale offerts à Michel Parisse*, Paris, Picard, 2004, p. 943-953.

4. Le titre du texte renvoie aussi à un jeu de mot sur les « hommes illustres » de l'Antiquité, en particulier les gloires des lettres latines exaltées par Suétone dans son *De viris illustribus* (fragments conservés) et dont le modèle est repris par Pétrarque, dont le *De viris illustribus* (inachevé) comprend, outre des Grecs et des Romains, des personnages bibliques.

C'est qu'il s'agit bien de décréter la rupture pour la faire advenir, dans une lutte d'imposition qui est un combat intellectuel sincère, et en même temps une compétition pour occuper des places⁵. Les temps nouveaux qui s'ouvrent sont ceux d'une résurrection, d'un retour à la lumière, d'une renaissance, ce dernier terme étant introduit par l'artiste et écrivain toscan Vasari en 1550, mais à propos du seul domaine artistique⁶.

Dès les origines, cette rupture assumée est elle-même traversée de tensions internes. La première renvoie à la conciliation entre le savoir « païen » des Grecs et de la plupart des Latins d'une part, et les vérités de la foi chrétienne de l'autre. La seconde concerne le crédit à accorder aux Anciens : que faire s'ils semblent pris en défaut, quand l'expérience est contraire à la tradition, ainsi quand Verrazano, revenant d'Amérique, constate qu'une « terre inconnue des Anciens » a été découverte ? Au sein même des cercles humanistes, de profondes divisions se font donc jour, et si tous se retrouvent pour brandir l'étendard d'une bienheureuse rupture, le caractère positif de ce qui est en soi moderne, et pas seulement reçu des Anciens, n'est pas aussi évident qu'il y paraît.

C'est à des auteurs bien postérieurs aux luttes du temps que l'on doit deux acquis décisifs pour constituer et qualifier la rupture entre Moyen Âge et Temps modernes : l'extension à l'ensemble de la société d'un clivage qui ne concernait au départ que le domaine culturel (et partiellement religieux) ainsi que la définition positive de l'ensemble des facteurs à l'œuvre dans le processus d'entrée dans la modernité. De celle-ci, en effet, la Renaissance, entendue comme un phénomène global de rupture avec l'époque précédente, est clairement le premier visage. Deux noms s'imposent ici, au milieu du XIX^e siècle : Jules Michelet puis Jacob Burckhardt⁷. Si l'un et l'autre représentent deux modalités d'une adhésion « bourgeoise » au progrès, dans une adéquation des mouvements de la raison et de l'histoire, leurs points de vue politiques ou religieux sont sensiblement différents. C'est le premier, surtout, qui verse dans la lutte idéologique en exaltant la Renaissance, dont il fait l'incarnation de la modernité, et en l'opposant

5. REVEST Clémence, « La naissance de l'humanisme comme mouvement au tournant du XV^e siècle », *Annales HSS*, 68-3, 2013, p. 665-696. L'auteure souligne que « l'histoire de l'humanisme est une histoire de vainqueurs et, il faut bien le reconnaître, ceux-ci n'eurent pas le triomphe modeste » (p. 669). Elle montre également (p. 694) la mainmise toscane sur la mémoire de l'humanisme, qui contribue rapidement « à faire de Florence le berceau incontesté de la Renaissance ».

6. Vasari « n'observe jamais la moindre connexion entre l'évolution de l'art et celle de la société ou de la vie économique » (FERGUSON Wallace K., *La Renaissance dans la pensée historique*, trad. fr. Paris, Payot, 1950, rééd. 2009, p. 135 [1^{re} éd. 1948]).

7. MICHELET Jules, *Renaissance*, Paris, Chamerot, 1855, qui est le tome 7 de son *Histoire de France* ; BURCKHARDT Jacob, *Die Kultur der Renaissance in Italien*, Bâle, Schweighauser, 1860.

d'un même élan au Moyen Âge, présenté par d'autres comme un temps de foi et comme l'ère par excellence des communautés organiques, homogènes et solidaires.

L'affirmation d'une rupture conduit ensuite, en partie sans doute par analogie avec les événements ultérieurs (révolutions anglaise, américaine, française, industrielle...), à attribuer à la Renaissance ce qui caractérise la modernité, c'est-à-dire une dimension révolutionnaire. Désormais, nombreux sont les historiens qui mettent en évidence toute une série de révolutions. L'imprimerie permet une révolution de la communication et, en partie, de l'éducation⁸. L'humanisme et tout ce qu'il représente débouchent sur une révolution culturelle⁹. La dislocation de la chrétienté est aussi présentée comme un phénomène révolutionnaire¹⁰. L'afflux des métaux précieux entraîne une révolution des prix, aux graves conséquences sociales¹¹. Cette modernité révolutionnaire se joue à l'échelle européenne et elle a des répercussions mondiales, puisque la Renaissance est considérée comme « l'époque où la civilisation de l'Europe a de façon décisive distancé les civilisations parallèles¹² ».

À l'aune des pratiques culturelles du début du XXI^e siècle, le succès des cadres idéologiques mis en place au XIX^e, dans ce domaine historique comme dans tant d'autres, paraît toujours impressionnant. Le mythe de la Renaissance fonctionne encore à plein, tant comme valeur revendiquée que comme outil promotionnel¹³. Sur le plan patrimonial et touristique, on observe l'efficacité de la césure. En amont, les hommes et leur monde sont éloignés et étranges : les médiévaux sont encore fréquemment

8. EISENSTEIN Elizabeth L., *The Printing Revolution in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

9. GARIN Eugenio, *La Renaissance, histoire d'une révolution culturelle*, Verviers, éd. Gérard et C^o, 1970 : le choix de l'expression, à cette date, n'est évidemment pas sans lien avec le contexte politique... L'expression est encore reprise dans l'ouvrage posthume de Gilbert GADOFFRE, *La révolution culturelle dans la France des humanistes. Guillaume Budé et François I^{er}*, Genève, Droz, 1997.

10. « À la révolution religieuse et à la révolution intellectuelle correspond une révolution économique » (HAUSER Henri et RENAUDET Augustin, *Les débuts de l'âge moderne. La Renaissance et la Réforme*, Paris, Alcan, 1938 [1^{re} éd. 1927], p. 177).

11. BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1979 (1^{re} éd. 1949), tome 1, p. 468. Il semble que le premier auteur à employer l'expression soit Georg WIEBE, *Zur Geschichte der Preisrevolution des XVI und XVII Jahrhunderts*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1895. Dans leur synthèse de la collection « Clio », *Le XVI^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1935, Armand Rébillon et Henri Sée intitulent leur chapitre 2 : « La révolution économique du XVI^e siècle ».

12. DELUMEAU Jean, *La civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1967, p. 8.

13. Un seul exemple : le livre de Robert DAVIS et de Beth LINDSMITH, *Hommes et femmes de la Renaissance. Les inventeurs du monde moderne*, Paris, Flammarion, 2011, paru la même année que l'édition originale anglaise, au titre tout aussi explicite : *Renaissance People. Lives that Shaped the Modern World*.

des « moyenâgeux », figures avant tout exotiques, souvent négatives (renvoyant à la place centrale de la guerre, du servage et de l'exploitation, de l'ignorance...), même si la foi « à l'ancienne » des gens du temps peut aussi, dans un anonymat révélateur, produire des merveilles, en particulier architecturales (abbatiales romanes, cathédrales gothiques). Les hommes de la Renaissance, tout au contraire, sont les premiers de nos contemporains : un art nouveau, résolument moderne, est enfanté à Florence et en matière de génie artistique, Michel Ange tend la main à Picasso ; la pensée scientifique et sa mise en technique sont incarnées par Vinci ; l'individu naît ; l'État émerge et l'action des princes sert le progrès. Cette illusion de proximité débouche sur un quasi-paradoxe : puisque la Renaissance, telle qu'elle est promue, est toute de modernité positive, elle en devient mentalement plus proche que les phases ultérieures des Temps modernes : qu'on songe au XVII^e français, où la figure d'un Louis XIV renvoie aussi à la guerre, à la (vaine) dépense somptuaire (« J'ai trop aimé la guerre et les grands bâtiments ») ou au pouvoir absolu, toutes valeurs réputées « archaïques ».

Sur un autre plan, le clivage pèse aussi, institutionnellement comme intellectuellement, sur les historiens. La charnière de 1500 établit en effet un partage entre périodes. D'un modèle ternaire (Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes), présent dès le XVII^e siècle, a en effet émergé une quatrième période courant de 1500 à 1800 environ et valable pour l'ensemble de l'Europe, qu'elle soit baptisée « Ancien Régime », « époque moderne », « *Early modern period* »¹⁴ ou « *Frühneuzeit* »¹⁵. Cette coupure, qui s'auto-entretient fatalement, n'est pas sans effets sur l'orientation des recherches. Ainsi la société autour de la « charnière de 1500 » a-t-elle tendance à être présentée comme très élaborée et diversifiée par les médiévistes, et, au contraire, plutôt rustique et homogène par les modernistes¹⁶. Et l'on se demande parfois si le simple fait d'entrer dans le créneau chronologique dévolu traditionnellement à la Renaissance ne pousse pas les chercheurs à en rechercher coûte que coûte l'expression dans leur objet d'étude : en témoigne une propension, qui peut sembler

14. L'expression « *Early modern* » a d'abord été élaborée à la fin du XIX^e siècle pour remplacer Renaissance. On voit ici qu'elle a ensuite infléchi son orbe chronologique pour couvrir une période plus large : WITHINGTON Phil, *Society in Early Modern England. The Vernacular Origins of Some Powerful Ideas*, Cambridge, Polity Press, 2010.

15. SCHULZE Winfried, « L'époque moderne (Frühe Neuzeit) entre expérience individuelle et approche structurelle : bilan, déficits et concepts d'un champ de recherche », *Bulletin d'information de la Mission historique française en Allemagne*, 41, 2005, p. 254-281.

16. HAMON Philippe, *Les Renaissances 1453-1559*, Paris, Belin, 2009, p. 10.

parfois un peu artificielle, à repérer alors l'émergence de l'individu dans tel ou tel milieu ou bien les débuts de la société de consommation¹⁷.

Au-delà du rôle de césure que le concept, on l'a vu, assure avec force, la Renaissance se met en effet à fonctionner comme une période propre et pas seulement comme une frontière, et ce d'une manière non pas postérieure, mais concomitante aux évolutions décrites jusqu'ici. C'est cette expansion chronologique qui permet, *de facto*, une première remise en cause de la charnière de 1500.

Une période apparaît : la Renaissance prend son autonomie

En effet, toute une tradition historiographique reconnaît la Renaissance, explicitement ou non, comme une période propre entre le « vrai » Moyen Âge et les « vrais » Temps modernes. Ce fait découle notamment de l'emploi de l'expression « civilisation de la Renaissance ». Celle-ci se trouve déjà chez Burckhardt, mais elle prend toute sa signification dans les synthèses globales de Jean Delumeau ou de John Hale¹⁸. Un tel choix permet de résoudre un certain nombre des difficultés qui se posent quand on se contente de faire de la Renaissance le lieu – plus que le moment... – de la rupture avec le Moyen Âge. Les termes « *Early modern* » et « *Frühneuzeit* » peuvent également renvoyer à cette « période renaissante » ; c'est particulièrement vrai dans le monde germanique où la référence à la notion de Renaissance comme catégorie de périodisation reste limitée¹⁹.

Le premier avantage offert par cette restructuration du cadre chronologique est d'intégrer les décalages temporels entre les divers espaces européens touchés par la Renaissance en tant que phénomène spécifique. Les débuts, tout d'abord, apparaissent fortement décalés, ainsi entre l'Italie, qui connaît dès le XIV^e siècle des traits caractéristiques de ce qu'il est convenu d'appeler la Renaissance, et l'Angleterre, où le phénomène ne se fait véritablement sentir qu'au XVI^e siècle. À l'inverse, il n'y a plus véritablement de pertinence à parler de Renaissance pour l'Italie du début du XVII^e siècle, une époque où le concept semble

17. Voir la note critique de Lauro MARTINES, « The Renaissance and the Birth of a Consumer Society », *Renaissance Quarterly*, 51-1, 1998, p. 193-203, à propos des livres de Richard GOLDTHWAITE, *Wealth and the Demand for Arts in Italy, 1300-1600*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1993 et Lisa JARDINE, *Worldly Goods. A new History of the Renaissance*, Londres, MacMillan, 1996.

18. DELUMEAU Jean, *La civilisation...*, *op. cit.* ; HALE John, *The Civilization of Europe in the Renaissance*, Londres, Harper Collins, 1993 (trad. fr. *La civilisation de l'Europe à la Renaissance*, 1998).

19. Pour autant, dans le cadre de la *Frühneuzeit*, il est rare que les débuts en soient reportés en amont des années 1450-1500, et à ce titre la fonction de charnière du premier modèle reste ici largement opérante.

conserver une réelle légitimité en Angleterre. Plus significatif encore : au-delà des écarts entre les cycles et les espaces, la définition d'un tempo chronologique large permet de mieux intégrer le processus de diffusion sociale de la Renaissance, en particulier sur le plan culturel et intellectuel. À l'échelle européenne, Peter Burke souligne ainsi l'enjeu du siècle qui court de 1530 à 1630, qui est justement celui d'une réception sociale très élargie de la Renaissance et qui a donc, à ce titre, toute sa place dans son histoire²⁰. Burke ne néglige pas de possibles « effets de seuil » autour de 1500, du moins dans certaines régions d'Europe²¹. Mais il considère nécessaire d'intégrer la diffusion des nouveautés constitutives de la Renaissance pour rendre pleinement compte du changement que celle-ci véhicule et, partant, il lui donne une profondeur chronologique nouvelle. C'est là l'un des mérites propres de cette histoire sociale, même si celle-ci ne résout pas toutes les questions liées au développement inégal et décalé des diverses facettes de la modernité renaissante.

Un autre avantage de ce modèle est de mieux faire ressortir, à travers la notion même de Renaissance, des formes de *continuité* entre fin du Moyen Âge et début des Temps modernes. Ainsi il est plus aisé, sur le plan artistique, d'intégrer le second foyer renaissant – jugé par certains secondaire – que constitue l'aire flamande-bourguignonne : en effet, tout en faisant preuve d'un véritable intérêt pour l'Antiquité, ses promoteurs ne se pensent pas véritablement en rupture par rapport aux héritages de la période précédente²². D'une façon plus générale, il devient possible de sortir du schéma « automne du Moyen Âge »²³/« printemps des Temps modernes ». Les médiévistes sont nombreux à souligner ainsi la verdeur et le dynamisme des sociétés de la seconde moitié du XV^e siècle, au cœur d'une phase marquée par le repeuplement et la reconstruction économique du continent européen tout entier²⁴. Au delà d'une entreprise de revalorisation du Moyen Âge, que l'on retrouvera, il s'agit bien ici de dégager la cohérence d'une période et de neutraliser la césure.

Dresser des débuts des Temps modernes et en particulier du XVI^e siècle un portrait plus sombre contribue également à ce rééquilibrage. Mais ce n'est pas son seul enjeu. En effet, mettre en évidence, de façon globale,

20. BURKE Peter, *La renaissance...*, *op. cit.*, p. 28-29, 133-135.

21. *Ibid.*, p. 29.

22. *Ibid.*, p. 70-75.

23. HUIZINGA Johann, *L'automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 2002 (1^{re} éd. 1919).

24. Sur le dynamisme « médiéval » du XV^e siècle : BOUCHERON Patrick (dir.), *Histoire du monde au XV^e siècle*, Paris, Fayard, 2009, p. 25. Dans le cas français, voir par exemple MOLLAT Michel, *Genèse médiévale de la France moderne XIV^e-XV^e siècles*, Paris, Arthaud, 1977, qui modifie radicalement la métaphore organique : « le Moyen Âge français ne mourait pas, il muait en pleine jeunesse » (p. 255).

les spécificités d'une « civilisation de la Renaissance » permet de prendre un peu de champ par rapport au récit linéaire, et téléologique, d'une entrée décisive dans la modernité et confère toute sa légitimité à la prise en compte des aspects « non modernes » de la période. D'ailleurs, nombreuses sont les caractérisations qui tentent de moduler l'évolution des sociétés par des formulations plus subtiles : on parlera ainsi de modernisation plutôt que de modernité, de transition vers la modernité ou de seuils successifs de modernité²⁵... La période de la Renaissance se situerait ainsi entre l'invention du politique au XIII^e siècle et son autonomisation définitive au XVII^e siècle.

Cette imposante fourchette temporelle pose la question de la durée de la « période renaissante », de part et d'autre de la charnière ainsi neutralisée de 1500. En effet, les modules chronologiques varient beaucoup. Nombreuses sont les approches culturelles, ou politiques, comme on vient de le voir, qui n'hésitent pas à englober trois siècles et plus. Sur le plan économique et social, il est fréquent de trouver des chronologies plus courtes, délaissant en amont la période de « crise » qui court du début du XIV^e siècle au milieu du XV^e siècle, et s'étendant en aval jusqu'à la fin du XVI^e siècle ou jusqu'aux années 1620-1630, selon le moment où l'on situe les débuts d'une nouvelle phase critique²⁶. Dans cette seconde acception, la Renaissance envisagée comme phénomène global correspond à une relative « Belle Époque » entre deux phases plus sombres.

L'expansion temporelle du phénomène renaissant – quel que soit le rapport, maintenu ou distendu selon les auteurs, qu'il entretient avec l'entrée dans la modernité – ne pose pas de véritable problème d'assimilation sociale, car les principales formes du « mythe renaissant » peuvent tout à fait fonctionner dans ce cadre. Il facilite en outre le dialogue entre les deux périodes canoniques, médiévale et moderne, puisque toutes deux sont le plus souvent impliquées dans son étude. Enfin, son dernier intérêt est de ne pas noyer cette phase historique dans le temps long des sociétés européennes. Il n'en va pas de même avec le cadre temporel suivant.

Une période disparaît : les Temps modernes dissous dans le long Moyen Âge

Aux yeux de ses promoteurs, parmi lesquels on compte les médiévistes français Jacques Le Goff et Alain Guerreau, cette notion n'a pas tant

25. SCHULZE Winfried, « L'époque moderne... », art. cité, p. 258, 265, 274.

26. Un choix doit aussi être assumé par les synthèses « de civilisation » : Delumeau choisit la chronologie longue, quand Hale retient la plus courte.

pour objet de perpétrer une noyade que de donner une meilleure cohérence à la périodisation d'ensemble, en mettant en avant la profonde homogénéité d'un long Moyen Âge courant *de facto* jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, voire plus tard encore²⁷, et en alléguant donc que la notion de modernité ne saurait légitimement qualifier que la période ultérieure. L'enjeu principal n'est pas de prendre simplement acte qu'avec l'écoulement même du temps, il devient impertinent, au sens propre, de donner à des siècles lointains le qualificatif de moderne, mais plutôt de considérer que, du IV^e aux XVIII^e/XIX^e siècles, un modèle global de société s'est imposé à l'Europe. Jacques Le Goff et Alain Guerreau choisissent de l'appeler féodalisme, en reprenant au marxisme le terme désignant le mode de production antérieur au capitalisme. Pour autant, il ne s'agit nullement, dans leur esprit, de faire du domaine de la production économique le cadre le plus englobant. C'est bien plutôt à l'Église qu'est attribué ce rôle en tant qu'instance centrale de régulation – et de domination – de la société :

Pouvoir sur d'immenses domaines, sur le temps, sur l'espace, sur la parenté, sur l'enseignement, le savoir, les croyances et la morale, sur les représentations, sur les œuvres d'assistance, sur les fondements du pouvoir et de la justice : il serait plus vite fait d'inventorier ce que l'Église ne contrôlait pas : en théorie, rien²⁸.

L'idée d'une continuité fondamentale s'exprime aussi, dans les années 1980-1990, chez des historiens du droit de l'Europe méditerranéenne, au premier rang desquels Paolo Grossi, Bartolomé Clavero et Antonio Manuel Hespanha²⁹. Sans remonter aussi haut dans le temps, ces chercheurs n'en récusent pas moins, dans l'ordre juridique et avec toutes les implications sociales que cet ordre sous-entend, toute inflexion sérieuse avant le XVIII^e siècle et la naissance d'une administration de police ainsi que de fondements nouveaux du droit. Les continuités qu'ils identifient « trouvaient leurs correspondances dans le domaine des relations sociales, avec la longue durée des relations féodales ou, sur le plan culturel, avec la persistance de l'usage savant du latin³⁰ ». Le rapprochement est plus étroit encore lorsque Bartolomé Clavero rejoint Jacques Le Goff

27. LE GOFF Jacques, *Un long Moyen âge*, Paris, Tallandier, 2004 ; GUERREAU Alain, *Le féodalisme. Un horizon théorique*, Paris, Le Sycomore, 1980.

28. GUERREAU Alain, *Le féodalisme...*, *op. cit.*, p. 204.

29. GROSSI Paolo, *Mitologie Giuridiche della Modernità*, Milan, Giuffrè, 2001 ; CLAVERO Bartolomé, *Antidota. Antropologia catolica de la economia moderna*, Milan, Giuffrè, 1991 (trad. fr. *La grâce du don. Anthropologie catholique de l'économie moderne*, 1996) ; HESPANHA Antonio Manuel, *La gracia del derecho. Economía de la Cultura en la Edad Moderna*, Madrid, Centro de estudios constitucionales, 1993.

30. SCHAUB Jean-Frédéric, « "Nous, les barbares". Expansion européenne et découverte de la fragilité intérieure », dans BOUCHERON Patrick (dir.), *Histoire du monde...*, *op. cit.*, p. 814.

ou Alain Guerreau pour donner, jusqu'à la Révolution française, une place prééminente à l'Église dans l'Europe catholique qu'il étudie³¹.

La remise en cause de la modernité des Temps modernes européens est également flagrante dans d'autres domaines : Kenneth Pomeranz montre que, dans son rapport au reste du monde, la domination économique de l'Europe et sa capacité à déclasser ses éventuels rivaux ne remontent pas en amont du XIX^e siècle³². Même s'il ne qualifie pas de médiévale la période antérieure, Kenneth Pomeranz apporte cependant sa pierre à l'édifice qui vise à neutraliser largement la charnière de 1500, affirmée, sur le plan de la domination mondiale, par Jean Delumeau par exemple.

Le modèle du long Moyen Âge, qu'il soit explicite ou non, a cependant du mal à s'imposer. Bien des historiens modernistes, naturellement enclins à défendre leur spécificité, veulent n'y voir qu'une « position extrême », qui ne peut véritablement emporter l'adhésion³³. D'autres, proches sur le fond des thèses du long Moyen Âge, dénoncent les biais utilisés afin d'en atténuer les effets pour l'époque moderne. Jean-Frédéric Schaub, réfléchissant sur la notion d'État dans la péninsule ibérique du XVII^e siècle, observe ainsi : « On n'a donc pas hésité à forger sur le modèle de l'« État féodal » un « État des corps » (*Estado estamental*) qui n'est rien d'autre qu'un État féodal par euphémisme, l'idée du long Moyen Âge paraissant toujours trop audacieuse³⁴. »

Ces précautions renvoient pour partie à la volonté de tenir compte de l'essor des monarchies à partir du XIII^e siècle. Une coupure secondaire a donc été instaurée au sein du long Moyen Âge, dégageant une « seconde phase féodale » à partir du XIII^e siècle³⁵. Un problème plus net encore se pose en matière de continuité ecclésiale, avec l'irruption des Réformes protestantes et en particulier de leur version calviniste³⁶. Mais la confessionnalisation et le maintien, voire l'accroissement de l'emprise des Églises sur les sociétés européennes jusqu'au XVIII^e siècle, permettent ici de conserver au modèle une certaine pertinence.

31. La version française du livre de Bartolomé Clavero (*supra*) est préfacée par Jacques Le Goff.

32. POMERANZ Kenneth, *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction d'une économie mondiale*, trad. fr. Paris, Albin Michel, 2010 (1^{re} éd. 2000).

33. TALLON Alain, *L'Europe de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 3.

34. SCHAUB Jean-Frédéric, *Le Portugal au temps du comte-duc d'Olivares, 1621-1640. Le conflit de juridictions comme exercice de la politique*, Madrid, Casa de Velasquez, 2001, p. 400.

35. GUERREAU Alain, *Le féodalisme...*, *op. cit.*, p. 197, 210. Il s'agit également de faire place à l'essor marchand, d'où des chronologies du type de celle de James TRACY (dir.), *The Rise of Merchant Empires. Long Distance Trade in the Early Modern World 1350-1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 : mais ici, comme le suggère le titre, c'est dans le monde *early modern*, et non dans un second Moyen Âge, que les choses se jouent.

36. Sur le caractère fondamental, pour le rapport de domination féodal, de la remise en cause du dogme de la transsubstantiation : GUERREAU Alain, *Le féodalisme...*, *op. cit.*, p. 207.

Cela étant, la diffusion même du modèle du long Moyen Âge doit faire face à de sérieux blocages culturels, d'autant plus que la promotion de cette périodisation n'est même pas assumée par tous ses artisans. Ainsi Jacques Le Goff, préfaçant le livre d'Alain Guerreau, distingue-t-il lui-même une « partie proprement médiévale » dans la phase qui court du IV^e au XIX^e siècle. Préfaçant celui de Bartolomé Clavero, il affirme : « Le domaine chronologique de ce livre est les Temps modernes – XVI^e-XVIII^e siècles – et je suis médiéviste. » Et dans un des derniers ouvrages parus sous sa direction, à destination du grand public, après avoir évoqué une fois de plus ses arguments en faveur d'un très long Moyen Âge, il constate :

Puisqu'il faut bien, cependant, respecter la périodisation qui est entrée dans la tradition historique, dans mes réflexions et mes travaux je fais cesser le Moyen Âge à la fin du XV^e siècle et j'admets qu'on parle de Renaissance pour la période suivante³⁷.

Dans ces conditions, le long Moyen Âge, malgré son intérêt scientifique, ne peut avoir qu'une diffusion limitée³⁸.

Un décentrage restreint : la Renaissance est la fin du Moyen Âge

Un déplacement chronologique de moindre ampleur par rapport à la charnière de 1500 permet l'émergence d'un dernier modèle : celui qui fait de la Renaissance la dernière des renaissances médiévales, après la renaissance carolingienne ou celle du XII^e siècle, et qui déporte la césure à la fin du XVI^e siècle, voire un peu au-delà³⁹. Ce modèle s'appuie sur une série de remises en cause de la modernité renaissante. Sur le terrain économique, pas de révolution notable, voire pas de forte mutation, et une tendance avant tout à « multiplier l'existant » (Pierre Chaunu). Sur le terrain socio-culturel, le XVI^e siècle marquerait la dernière phase d'un monde dont la culture vivante est encore partagée par l'ensemble des habitants et présente une cohérence à peu près totale, héritée du passé⁴⁰. De même, le XVI^e siècle des crises religieuses reste-t-il fortement marqué par un horizon eschatologique proche, et par une dimension millénariste, présente dans les différents camps en lice⁴¹. Celle-ci semble d'ailleurs largement

37. LE GOFF Jacques (dir.), *Hommes et femmes du Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2012, p. 10.

38. Voir l'article de Florian Mazel, dans ce même volume.

39. MASSE Marie-Sophie (dir.), *La Renaissance ? Des Renaissances ? VIII^e-XVI^e siècles*, Paris, Klincksieck, 2010.

40. CROIX Alain et QUÉNIART Jean, *Histoire culturelle de la France*, tome 2 *De la Renaissance à l'aube des Lumières*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 15.

41. Martin Wrede va même plus loin et affirme que dans le monde germanique, « l'ère apocalyptique ne s'acheva pas avec Luther, comme le veut une tradition de l'historiographie protestante, mais

déborder la chrétienté⁴². Cet héritage très prégnant, avec son corollaire, la croisade, est aussi pleinement à l'œuvre dans l'ouverture au reste du monde⁴³. La continuité se retrouve aussi dans le domaine des sciences, puisque la remise en cause décisive de la physique d'Aristote, centrale jusque-là bien que non exclusive, se produit au XVII^e siècle⁴⁴. Après ce tour d'horizon, la Renaissance apparaît donc avant tout comme un achèvement, à la fois apogée et crise terminale du Moyen Âge. Un tel décentrage semble bien permettre d'articuler de façon plus satisfaisante un grand nombre d'approches thématiques. D'ailleurs, si l'Antiquité est restituée, l'art refondé, la Terre découverte et le message chrétien porté aux quatre parties du monde, n'est-ce pas que les temps sont accomplis et que le monde s'achève ? Si les hommes du Moyen Âge croient vivre une époque correspondant à la fin du monde, alors la Renaissance en fait bien partie.

Ce rattachement permet également de faire un sort à un aspect de la Renaissance en tant que projet jusqu'ici laissé dans l'ombre : celui de son échec global, qui entraîne un vacillement, voire une « perte générale des repères⁴⁵ ». C'est en effet cet échec, direct (pas d'homme nouveau, ni de cadre de savoir totalisant, malgré les efforts des humanistes) ou indirect (pas d'Église unique nouvelle, malgré les efforts des divers réformateurs), avec toutes ses conséquences, depuis la crise du cadre intellectuel jusqu'à la multiplication des guerres civiles, qui nécessite et permet à la fois l'émergence de nouvelles solutions. Leur entrée en scène renvoie alors, dans ce modèle, à un calendrier plus resserré que celui du long Moyen Âge. Puisque la fin des temps non seulement n'est pas au rendez-vous, mais est remise en cause comme horizon d'attente, une autre ère peut se dessiner. Et si le monde est pensé à la fois comme durable et instable, alors un progrès est pensable et possible.

Cette inflexion chronologique n'est pas sans intérêt non plus pour repenser une bonne part de l'art « de la Renaissance ». Ainsi, la dimension

avec Jean Sobieski, le vainqueur de Vienne » (« L'ennemi héréditaire entre croisade et convenances. Séculariser un concept sacré, Allemagne XVI^e-XVIII^e siècle », dans BOURQUIN Laurent *et al.*, [dir.], *La Politique par les armes. Conflits internationaux et politisation, XV^e-XIX^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 81).

42. SUBRAHMANYAM Sanjay, « Du Tage au Gange au XVI^e siècle : une conjoncture millénariste à l'échelle eurasiatique », *Annales HSS*, 56-1, 2001, p. 51-84.

43. Sur l'ambiance religieuse dans laquelle baigne Colomb : MILHOU Alain, *Colomb et le messianisme hispanique*, trad. fr. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007 (1^{re} éd. 1983).

44. BUTTERFIELD Herbert, *The Origins of Modern Science*, Londres. G. Bell, 1949, p. 10. Le risque est cependant ici de lire les « révolutions scientifiques » du XVII^e siècle d'une manière téléologique et de projeter sur le XVI^e un regard négatif comme celui porté traditionnellement sur le Moyen Âge.

45. SCHAUB Jean-Frédéric, « "Nous les barbares"... », art. cité, p. 828.

« gothique » de Chambord, dénoncée par les néo-classiques et effectivement présente, comme sa dimension « italo-antique », mise en avant ensuite et largement promue aujourd'hui, peuvent-elles tout à fait se combiner puisqu'il y a bien alors deux « modernités artistiques » complémentaires. Ce cadre permet également de tenir à distance les jugements de valeur, puisque cette modernité n'est plus incompatible avec un ancrage médiéval et qu'il n'est plus question de situer ces deux facettes d'un même objet de part et d'autre d'une frontière.

Conclusion

Depuis l'observatoire initial de la charnière de 1500, ce sont donc bien trois modèles « continuistes », sous des formes diverses, qui ont été proposés. En effet, même le modèle de la Renaissance comme période, qui peut sembler plus complémentaire que concurrent de la notion de charnière, remet en cause ou du moins fragilise cette rupture, du fait de son expansion temporelle. Chaque réaménagement a sa cohérence, en lien avec la société qui le porte, car chaque découpage de la réalité a aussi un sens extra-scientifique. Aucun ne récuse la périodisation comme concept opératoire et, de ce fait, l'examen des césures, ruptures, transitions et autres mutations ne peut être que déplacé vers des moments ou des époques différents, pour lesquels se reposeront d'autres questions liées aux modalités du changement en histoire et qui n'ont pas véritablement été traitées ici, comme la détermination et la prise en compte d'effets de seuil ou d'accélération. Quoi qu'il en soit, l'intérêt des modèles alternatifs est d'aider à penser l'articulation des XV^e et XVI^e siècles autrement que comme une rupture et, en « cicatrisant cette coupure », de contribuer à surmonter certains des blocages qu'une telle conception a pu et peut encore entraîner⁴⁶.

46. Pour la France et sur la période qui court du milieu du XV^e siècle au milieu du XVI^e siècle, c'est ce que j'ai essayé de faire dans *Les Renaissances, op. cit.* Sur la Renaissance comme fin du Moyen Âge, voir la conclusion p. 523-528. Logiquement, c'est donc par rapport au dernier modèle que je manque le plus de recul critique... Voir aussi l'entretien avec Joël Cornette, dans ce même volume.